

données, sur CD et en version papier, devrait sortir en 2013. Étant donné le nombre de sujets qu'il reste à traiter, je ne serais pas étonné que l'édition prenne un certain retard. Car, dans une entreprise de cette envergure, il est inévitable que l'un ou l'autre collaborateur doive être rappelé à l'ordre. Regrettons enfin que le promoteur et principal animateur du *HAS*, H. Heinen, décédé en juin 2013, ne verra pas la version finale de son œuvre.

Jean A. STRAUS

Stéphane BENOIST (Ed.), *Rome, a City and its Empire in Perspective. The Impact of the Roman World through Fergus Millar's Research*. Leyde-Boston, Brill, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-211 p. (IMPACT OF EMPIRE, 16). Prix : 94 €. ISBN 978-90-04-23092-7.

In June 2010, just before Sir Fergus Millar's 75th birthday, Stéphane Benoist organised a seminar at the University of Lille 3-Charles-de-Gaulle to discuss the scholarly impact of his work. The three sessions were devoted to different areas of Millar's wide-ranging expertise, as represented by three seminal works, *The Crowd in Rome in the Late Republic* (1994), *The Emperor in the Roman World* (1977) and *A Greek Roman Empire* (2006). Each session resulted in two chapters of the present book: first, Frédéric Hurllet, *Démocratie à Rome ? Quelle démocratie ? En relisant Millar (et Hölkeskamp)*, and Francisco Pina Polo, *Contio, auctoritas and Freedom of Speech in Ancient Rome*; second, Peter Eich, *Centre and Periphery: Administrative Communication in Roman Imperial Times*, and Clifford Ando, *The Roman City in the Roman Period*; and third, Philippe Blaudeau, *Sources conciliaires et histoire de l'empire romain : une lecture de Fergus Millar*, and Jean-Baptiste Yon, *Pluralité des langues, pluralité des cultures dans le Proche-Orient romano-byzantine*. In addition, John Ma offers a chapter more obliquely relevant to Millar's work, *Relire les Institutions des Séleucides de Bikerman*; the editor contributes a warmly appreciative introduction, *Fergus Millar, un historien dans la cité*; and Sir Fergus himself presents an introductory discussion of the hugely ambitious historical enterprise on which he is now engaged, *The Roman Near East from Constantine to Mahomet: Report on a Research Project*. The result is a very interesting and rewarding collection, a worthy birthday present for the honorand. – What is it that makes Millar such a great historian? “Sa méthode consiste principalement en l'interrogation sans cesse renouvelée des sources à la disposition de l'historien du monde méditerranéen antique, qu'il s'agisse des sources littéraires, épigraphiques, papyrologiques, juridiques ou archéologiques” (Benoist, p. 3). “The very essence of Millar's ideas, his method and understanding of history, at least as I read them, is that his positions and arguments are extremely well documented” (Eich, p. 85-86). “On retrouve dans les recherches de Fergus Millar le souci permanent d'essayer de découvrir dans les sources ce qui représente la voix réelle ... des habitants de l'Empire durant l'Antiquité” (Yon, p. 156). The present reviewer, five years younger than Millar, is old enough still to be surprised when the empirical method is regarded as something unusual. What makes Millar special is not *what* he does, but how patiently, thoroughly and intelligently he does it. The question of methodology applies particularly to the controversy about Millar's view of the Roman republic. His idea of a politically active *populus Romanus*

is scrupulously documented from contemporary sources (Polybius and Cicero). His critics, on the other hand, appeal to axiomatic concepts for which no evidence is offered – for instance “la vocation traditionnelle du peuple à obéir” (Hurlet, p. 39), comitial votes as “un rituel contrôlé par l’élite politique” (Hurlet, p. 36), the *populus* as “non pas l’organe souverain, mais l’arbitre des rivalités entre les puissants” (Hurlet, p. 42). Anyone uncertain how to choose between the two positions need only read the editor’s introduction, with its description of “la méthode Millar” as “la collecte, l’analyse et la mise en relation d’une évidence qui n’est jamais éclairée *a priori* par une grille de lecture conceptuelle” (Benoist, p. 11-12). This excellent book is a celebration not only of a scholar but of scholarship itself. Timothy P. WISEMAN

Stéphane BOURDIN, *Les peuples de l’Italie préromaine. Identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (VIII^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 16 x 25 cm, X-1201 p., 15 cartes, tableaux. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D’ATHÈNES ET DE ROME, 350). Prix : 150 €. ISBN 978-2-7283-0907-8.

Pour qui s’intéresse à l’évolution culturelle et politique des provinces romaines, à ce phénomène que certains n’osent plus appeler « romanisation », l’Italie de l’époque républicaine apparaît comme un laboratoire idéal d’expérimentation sur le terrain. Mosaïque de peuples entrés progressivement dans l’orbite de Rome, fusionnés en un seul territoire selon un schéma unique de citoyenneté et d’administration au terme de plusieurs siècles de luttes et d’alliances, l’Italie nous procure des « modèles » dans lesquels nous puisons facilement. Stéphane Bourdin vient nous rappeler à la circonspection en nous offrant cette étude novatrice et prudente des peuples de l’Italie pré-romaine dans leurs transformations entre le VIII^e siècle et la guerre sociale. Le propos s’inscrit dans la recherche récente des identités culturelles et religieuses, ces notions que nous utilisons sans doute, j’en conviens, sans assez de réflexion méthodologique, et que nous appliquons à des unités ethniques partout dans l’empire. L’étude extrêmement détaillée et précise se divise en plusieurs parties qui s’attachent tout d’abord aux définitions elles-mêmes et aux sources. En effet, première question : quels peuples ? Comment identifier et localiser les « peuples » italiques en contact avec Rome ? Sources littéraires, sources épigraphiques et sources archéologiques sont convoquées pour déterminer des unités, et immédiatement les problèmes surgissent : ni les récits grecs et latins, ni la diversité linguistique, ni les coutumes religieuses, ni les faciès culturels dégagés par les fouilles n’apportent de réponse simple et univoque. Les unités politiques qui renvoient à une structure souveraine et les peuples sont deux réalités, certes complémentaires et articulées, mais qui ne coïncident pas. La culture épigraphique se développe à l’échelon poliade où l’échelon ethnique est très peu représenté. La constitution de groupes archéologiques d’objets et de structures d’habitat n’existe pas en elle-même, c’est le produit d’une opération de classement contemporaine qui dérive d’interprétations préalables. D’où il appert qu’aucune unanimité n’existe ni chez les Anciens ni chez les Modernes pour établir une liste de peuples, leur extension, leur nature, leur localisation. Au total « les peuples sont des regroupements d’unités politiques qui se reconnaissent, ou auxquelles on reconnaît,